

## « *Les sons et les mots tournent dans l'air du soir* »

### Concert récitant et piano

François Chaplin, piano

Didier Sandre, récitant

- 1 -

*Franz Liszt (1811-1886), Frédéric Chopin (écrit en français),  
Paris, Escudier Frères, 1852*

« L'ensemble de sa personne était harmonieux. Son regard bleu était plus spirituel que rêveur, son sourire doux. La finesse et la transparence de son teint séduisait l'œil, ses cheveux blonds étaient soyeux, son nez légèrement recourbé, ses allures distinguées et ses manières marquées de tant d'aristocratie, qu'involontairement on le traitait en prince. Ses gestes étaient gracieux et multipliés, le timbre de sa voix toujours assourdi, souvent étouffé, ses membres frêles, et sa stature peu élevée. Frédéric Chopin possédait cette grâce innée de la bienvenue polonaise. On aimait à venir chez lui, parce qu'on y était charmé, et parce qu'on y était à l'aise, et l'on y était bien parce qu'il faisait ses hôtes maîtres de toute chose. (...)

Le caractère de Chopin, pas facile à saisir, se composait de mille nuances, qui se croisaient et se déguisaient les unes, les autres, d'une manière indéchiffrable *a prima vista*. Il était aisé de se méprendre sur le fond de sa pensée. D'habitude, Chopin était gai. Son esprit caustique déterraient rapidement le ridicule, bien au-delà des superficies où il frappe tous les yeux. Il déployait dans la pantomime une verve drolatique longtemps inépuisée, s'amusait souvent à reproduire dans de bouffonnes improvisations les formules musicales et les tics particuliers de certains virtuoses, à répéter leurs gestes, leurs mouvements, à contrefaire leur visage avec un talent qui commentait en une minute toute leur personnalité. Ses traits devenaient alors méconnaissables : il leur faisait subir les plus étranges métamorphoses, mais tout en imitant le laid et le grotesque, il ne perdait jamais sa grâce native. La grimace ne parvenait même pas à l'enlaidir lui, et sa gaieté était d'autant plus piquante qu'il en restreignait les limites avec un parfait bon goût et un éloignement ombrageux de ce qui pouvait le dépasser. A aucun des instants de la plus entière familiarité, il ne trouvait qu'un mot malséant, une vivacité déplacée pût ne point être choquante.

Il savait noblement pardonner, et nul arrière-goût de rancune ne restait dans son cœur contre les personnes qui l'avaient froissé, mais comme ces froissements

pénétraient très avant dans son âme, ils y fermentaient en vagues peines et en souffrances, si bien que longtemps après que leurs causes avaient été effacées de sa mémoire, il en éprouvait encore les morsures secrètes. Longtemps Chopin se tint comme à distance des célébrités les plus recherchées de Paris. Leur bruyant cortège le troublait. De son côté, il inspirait moins de curiosité qu'elles, son caractère et ses habitudes ayant plus d'originalité véritable que d'excentricité apparente. Il avait d'ailleurs de mordantes réponses pour ceux qui eussent essayé d'exploiter indiscretement son talent. Un jour qu'après avoir quitté la salle à manger, un amphitryon mal avisé lui montrait un piano ouvert, ayant eu la bonhomie d'espérer et de promettre à ses convives comme un rare dessert quelque morceau exécuté par lui. Chopin refusa d'abord. Fatigué enfin par une insistance trop persistante : « *Ah, Monsieur* », dit-il de sa voix la plus étouffée, comme pour mieux acérer sa parole, « *Je n'ai presque pas dîné* ».

Dans aucun de ses nombreux replis, ce caractère n'a recelé une seule impulsion qui ne fût dictée par le plus délicat sentiment d'honneur. Et cependant, jamais nature ne fut plus faite pour justifier des singularités abruptes. Son imagination était ardente, ses sentiments allaient jusqu'à la violence ; son organisation physique était faible et malade : qui peut sonder les souffrances provenant de cette opposition ? Elles ont dû être poignantes, mais il n'en donna jamais le spectacle ! Il en garda le secret. Il les déroba à tous les regards, sous l'impénétrable sérénité d'une fière résignation. Dans ses rapports et ses entretiens, il semblait ne s'intéresser qu'à ce qui préoccupait les autres. Il se gardait de sortir du cercle de leur personnalité pour les ramener à la sienne. Il prenait soin d'ailleurs de ne pas permettre à la conversation de s'extravaser en digressions dont il eût pu devenir le sujet.

Réussirait-on à faire connaître, à ceux qui ne l'ont pas entendu, le charme de son exécution ? - charme d'une ineffable poésie, subtil et pénétrant comme un de ces légers parfums de la verveine ou de la *colla ethiopica*, qui ne s'exhalent que dans les appartements peu fréquentés, et se dissipent comme effarouchés dans les foules compactes au milieu desquelles l'air s'épaissit, ne gardant que les senteurs vivaces des tubéreuses en pleines fleurs ou des résines en pleines flammes ? (...)

Ayant conscience des exigences qu'entraînait la nature de son talent, il ne jouait que rarement en public. Il avait un sentiment très distinct de sa haute supériorité, mais peut-être n'en recevait-il pas du dehors assez d'écho et de réverbération pour gagner la tranquille certitude d'être parfaitement apprécié. L'acclamation populaire lui manquait, et il se demandait sans doute jusqu'à quel point les salons d'élite remplaçaient par l'enthousiasme de leurs applaudissements le grand public qu'il évitait. Ce « peu » le comprenait-il suffisamment ? On le voyait choqué presque par les éloges. Tous ceux auxquels il avait droit de prétendre ne lui parvenant pas en larges bouffées, il était porté à trouver fâcheuses les louanges isolées. A travers les phrases polies par lesquelles il les secouait souvent, comme une poussière importune, on pouvait avec un minimum de pénétration s'apercevoir qu'il se jugeait non seulement peu, mais mal applaudi, et qu'alors il préférait n'être pas troublé dans sa solitude et son sentiment. Beaucoup trop fin connaisseur en raillerie, et trop ingénieux moqueur lui-même pour prêter le flanc au sarcasme, il ne se drapa

point en génie méconnu. Sous une apparente satisfaction, pleine de bonne grâce, il dissimula si complètement la blessure de son légitime orgueil, qu'on n'en remarqua presque pas l'existence.

(...) Les créations de Chopin sont destinées à porter dans des pays et des années éloignées ces émotions que les œuvres de l'art réveillent dans les âmes, auxquelles elles sont dédiées. Elles établissent un lien continu entre les natures élevées - sur quelque côté de la terre, dans quelque période de temps qu'elles aient vécu, mal devinées de leur contemporains quand elles ont gardé le silence... si souvent mal comprises quand elles ont parlé ».

*Frédéric Chopin (1810-1849)*

*Nocturne n° 1 en si bémol mineur op. 9 n° 1*

*Nocturne n° 13 en do mineur op. 48 n° 1*

-2-

*Claude Debussy (1862-1918), Extraits adaptés de : Lettre à son éditeur Jacques Durand (10 avril 1912), «Considérations sur la musique en plein air», La Revue Blanche, 1<sup>er</sup> juin 1901, GilBlas, 19 janvier 1903 & Azeit, 6 décembre 1910*

Alors comme cela, cher ami, vous villégiaturez en famille à la campagne... Vous avez bien raison de préférer les chiens, plus amusants que les virtuoses, et les vaches, plus agréables que les grandes chanteuses. Vous en aurez sûrement plus de tranquillité, sans parler de votre santé qui se trouvera bien dans ce voisinage intelligent et discret. Et vous me demandez mon avis sur la musique contemporaine?

Oh vous savez, il est certain qu'en France actuellement... on n'aime plus du tout l'orgue de Barbarie ! Ce n'est plus guère qu'à d'annuels et tricolores 14 Juillet, ou dans les terrains vagues plus propices à des chuchotements d'apaches qu'à la passagère rêverie des mélomanes, que ceux-ci osent encore moudre la mélancolie, de leurs tuyaux enroués.

Faut-il en avoir du regret, conclure à l'abaissement du niveau musical de la France ? Il ne m'appartient pas de plus de l'affirmer que d'en accuser qui que ce soit. Pourtant, n'y a-t-il pas toute une musique, devenue caduque dans les programmes des concerts dominicaux, qui trouverait à coup sûr un charmant renouveau dans l'orgue de Barbarie... si toutefois les autorités actuelles n'opposaient une désespérante apathie aux désirs de notre époque ? Soyez modernes, messieurs, nous vous en conjurons ! Ne laissez pas aux seuls rois

exotiques le charme d'instruments parfaits! Apprenez que le Shah de Perse possède un orgue électrique qui joue le prélude de *Parsifal* à s'y méprendre. Si vous croyez que ces exécutions dans les harems sont flatteuses pour Wagner, vous vous abusez ! Malgré le goût du Teuton pour le mystère, celui-là est un peu louche, avouez-le ! D'ailleurs, Wagner n'a-t-il pas affirmé maintes fois qu'il ne serait compris qu'en France ? Peut-on espérer que vous verrez enfin où est votre devoir ? L'Opéra n'a pas hésité à programmer Ruggiero Leoncavallo... : n'hésitez donc plus à fabriquer des instruments dignes d'exécuter la *Tétralogie*!

En vérité, la futilité de ces considérations n'est qu'apparente et tient à ce que l'on ne songe à s'inquiéter de la banalité des choses que pour les déplorer, mais jamais pour y remédier. A ceux qui trouveront du ridicule dans cette défense de l'orgue de Barbarie, on répondra qu'il ne s'agit nullement d'un plaisir de dilettante, mais de ce que l'on devrait tenter contre la médiocrité de l'âme des foules. La musique en plein air, telle qu'on la pratique de nos jours, est bien le meilleur conducteur de médiocrité qu'on puisse rêver. Pourquoi l'ornement des squares et des promenades est-il resté le monopole des musiques militaires ?

Il me plairait d'imaginer des fêtes plus inédites, comme une collaboration mystérieuse de l'air, du mouvement des feuilles et du parfum des fleurs avec la musique, laquelle réunirait tous ces éléments dans une entente si naturelle qu'elle semblerait participer de chacun d'eux. Puis enfin, on pourrait vérifier décidément que la musique et la poésie sont les deux seuls arts qui se meuvent dans l'espace... Il me semble qu'il y a, dans cette idée, du rêve pour les générations futures.

Vous savez, je crois que le principal défaut de la plupart des écrivains et des artistes est de ne pas avoir assez de courage pour chercher des voies et des idées nouvelles. Généralement, ils se reproduisent 2, 3, 4 fois. Ils n'ont pas la témérité de délaisser le certain pour l'incertain. Il n'y a pourtant pas de plus grand plaisir que de descendre en soi, de mettre en mouvement son être, chercher des trésors nouveaux et enfouis. Ceux qui aujourd'hui se résignent à cette apparente vérité, en vertu de laquelle l'art ne serait qu'une industrie, ne sont pas de véritables artistes. S'il m'arrivait un jour de le croire moi aussi, je reposerais ma plume pour toujours. Je ne me plaindrais pas, mais je m'en irais tranquillement, sans faire de bruit, accorder des pianos... Voyez-vous cela : Claude Debussy... accordeur ! ».

*Claude Debussy (1862-1918)*

« *Pour les arpèges composés* », *Etude n° 11, Livre II*

*Alphonse de Lamartine (1790-1869) La prière, Méditations poétiques*

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,  
Descend avec lenteur de son char de victoire.  
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux  
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,  
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue  
Comme une lampe d'or, dans l'azur suspendue  
La lune se balance aux bords de l'horizon ;  
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,  
Et le voile des nuits sur les monts se déploie :  
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,  
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,  
S'élève au Créateur du jour et de la nuit,  
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,  
De la création le magnifique hommage.  
Voilà le sacrifice immense, universel !  
L'univers est le temple, et la terre est l'autel ;  
Les cieux sont le dôme : et ces astres sans nombre,  
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,  
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,  
Sont des flambeaux sacrés pour ce temple allumés : (...)  
Tout se tait : mon cœur seul parle dans ce silence.  
La voix de l'univers, c'est mon intelligence.  
Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,  
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant ; (...)  
Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,  
Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,  
Ecoute aussi la voix de mon humble raison,  
Qui contemple Sa gloire et murmure Son nom !

*Franz Liszt (1811-1886),*

« Sonetto 123 del Petrarca », *I' vidi in terra angelici costumi S. 270, chant et piano*

« Sonetto 104 del Petrarca », *Pace non trovo S. 270, chant et piano*

*Alphonse de Lamartine (1790-1869) L'infini dans les cieux, Harmonies*

Oh ! que tes cieux sont grands! et que l'esprit de l'homme  
Plie et tombe de haut, mon Dieu! quand il te nomme !  
Quand, descendant du dôme où s'égarèrent ses yeux,  
Atome, il se mesure à l'infini des cieux,  
Lorsque de ta grandeur soupçonnant le prodige  
Son regard s'éblouit - et qu'il se dit : Que suis-je ?  
(...) Hélas ! pourquoi si haut mes yeux ont-ils monté ?  
J'étais heureux en bas dans mon obscurité,  
Mon coin dans l'étendue et mon éclair de vie  
Me paraissaient un sort presque digne d'envie;  
Je regardais d'en haut cette herbe; en comparant,  
Je méprisais l'insecte et je me trouvais grand;  
Et maintenant, noyé dans l'abîme de l'être,  
Je doute qu'un regard du Dieu qui nous fit naître  
Puisse me démêler d'avec lui, vil, rampant,  
Si bas, si loin de lui, si voisin du néant !  
Et je me laisse aller à ma douleur profonde,  
Comme une pierre au fond des abîmes de l'onde;  
Et mon propre regard, comme honteux de soi,  
Avec un vil dédain se détourne de moi,  
Et je dis en moi-même à mon âme qui doute :  
Va, ton sort ne vaut pas le coup d'œil qu'il te coûte!

*Robert Schumann (1810-1856) Romance en fa #majeur*

*Robert Schumann (1810-1856)*

*Extraits de sa Correspondance avec Clara Wieck (1819-1896)*

Ma Clara bien aimée,

J'ai du sommeil plein les yeux. J'ai eu une journée très occupée. J'attends la diligence depuis deux heures et les chemins sont tellement défoncés que je ne quitterai peut-être Zwickau qu'au milieu de la nuit. Heureusement que ta radieuse image domine ces ténèbres et m'aide à tout supporter avec plus de légèreté. Ma Clara bien aimée, comme je te vois bien là devant moi : tu es si près que par moment je crois pouvoir te saisir.

Mon avenir me paraît beaucoup plus sûr à présent. Je n'ai pas encore le droit de me laisser aller. Il me faut encore beaucoup travailler. Et toi aussi, tu veux continuer à être une artiste, tu ne tiens pas à devenir la comtesse Rossi, je suppose... Tu travailleras avec moi, tu partageras avec moi joies et soucis, n'est-ce pas ?

Et peut-être que ton père ne me refusera pas cette main qui peut nous bénir ?

Tu me dis que tu lui démontreras qu'un cœur jeune peut être capable de constance, qu'un cœur passionné ne se soucie pas du risque.

Il faut tout de même qu'il se mette dans l'esprit qu'il te perdra un jour ! Quand je lui ai demandé s'il ne croyait pas que nous étions les plus heureux de la terre, il voulut bien le reconnaître et s'en tint là, puis il dit que j'avais besoin pour notre mariage de plus d'argent que je ne pouvais l'imaginer, et il cita une somme énorme. Si vous ne pouvez pas donner de grande réception, continua-t-il, Clara pleurera secrètement en silence. Cela te paraît-il vraisemblable ? C'est à mourir de rire !

Certes, il y a encore beaucoup de choses à démêler. Son refus obstiné nuit à notre amour. Si je l'avais fait souffrir encore, il pourrait me haïr, mais ton père n'a aucune raison de m'insulter. Il rit de tes larmes, il se contredit, m'anéantit, nous enfonce un couteau dans le cœur jusqu'au manche, mais j'ai confiance, je crois en notre bon génie. Il y a si longtemps que je connais notre destin. L'essentiel est que tu saches que je t'aime plus et mieux que je ne sais te le dire.

Si ton père nous pousse à bout, nous ferons valoir notre bon droit et nous en remettons à la justice. Peut-être un jour fera-t-il la paix en nous disant : allons, je veux bien maintenant, que vous soyez l'un à l'autre...

Jure-moi de nouveau sur ta propre félicité que tu as le courage qu'il faut pour supporter les épreuves qui nous sont réservées, et que nous les supporterons vaillamment tous les deux.

Quelle fille magnifique tu es ! Comme tu as su m'écrire, et comme tu es pleine de beaux sentiments, et comme ton amour est profond ! Que puis-je faire pour t'aimer, ma Clara ? Autrefois les anciens chevaliers étaient plus favorisés. Ils risquaient de passer par le feu pour leur belle. Ils allaient même jusqu'à tuer un dragon !

Porte-toi bien, ma Clara, mon cœur, mon âme ;

*Robert Schumann (1810-1856), Romance en si b mineur op. 28 n°1*

*Anna de Noailles (1876-1933)*

*Il fera longtemps clair, ce soir*

Il fera longtemps clair ce soir, les jours allongent,  
La rumeur du jour vif se disperse et s'enfuit,  
Et les arbres, surpris de ne pas voir la nuit,  
Demeurent éveillés dans le soir blanc, qui songent...

Les marronniers, sur l'air plein d'or et de lourdeur, Répandent leurs parfums et  
semblent les étendre ;  
On n'ose pas marcher ni remuer l'air tendre  
De peur de déranger le sommeil des odeurs.

De lointains roulements arrivent de la ville...  
La poussière, qu'un peu de brise soulevait,  
Quittant l'arbre mouvant et las qu'elle revêt,  
Redescend doucement sur les chemins tranquilles.

Nous avons tous les jours l'habitude de voir  
Cette route si simple et si souvent suivie,  
Et pourtant... quelque chose est changé dans la vie,  
Nous n'aurons plus jamais notre âme de ce soir...

*Claude Debussy (1862-1918)*

*« Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir »,  
Prélude n° 4, Livre I*

*Charles Baudelaire (1821-1867)g*

*Les Fleurs du mal, Spleen et Idéal XII, « La vie antérieure » Tableaux  
Parisiens CII, « Rêve parisien »*

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques  
Que les soleils marins teignaient de mille feux  
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux,  
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.

Les houles, en roulant les images des cieux,  
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique  
Les tout-puissants accords de leur riche musique  
Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux.

(...)

Et peintre fier de mon génie  
Je savourais dans mon tableau,  
L'enivrante monotonie  
du métal, du marbre et de l'eau.

Babel d'escaliers et d'arcades,  
C'était un palais infini,  
Plein de bassins et de cascades  
Tombant dans l'or mat ou bruni ;

Et des cataractes pesantes,  
Comme des rideaux de cristal,  
Se suspendaient, éblouissantes,  
A des murailles de métal.  
Non d'arbres, mais de colonnades  
Les étangs dormants s'entouraient,  
Où de gigantesques naïades,  
Comme des femmes, se miraient.

Des nappes d'eau s'épanchaient, bleues,  
Entre des quais rosés et verts,  
Pendant des millions de lieues,  
Vers les confins de l'univers ;

C'étaient des pierres inouïes  
Et des flots magiques ; c'étaient  
D'immenses glaces éblouies  
Par tout ce qu'elles reflétaient !

Le sommeil est plein de miracles !  
Par un caprice singulier,  
J'avais banni de ces spectacles  
Le végétal irrégulier.

En rouvrant mes yeux pleins de flamme  
J'ai vu l'horreur de mon taudis,  
Et senti, rentrant dans mon âme,  
La pointe des soucis maudits ;

La pendule aux accents funèbres  
Sonnait brutalement midi,  
Et le ciel versa des ténèbres S  
Sur ce triste monde engourdi.

*Claude Debussy (1862-1918)*

*« La cathédrale engloutie », Prélude n° 10, Livre I*

*Emile Verhaeren (1855-1916) La neige*

La neige tombe, indiscontinûment,  
Comme une lente et longue et pauvre laine,  
Parmi la morne et longue et pauvre plaine,  
Froide d'amour, chaude de haine

La neige tombe, infiniment,  
Comme un moment -  
Monotone – dans un moment ;  
La neige choit la neige tombe  
Monotone sur les maisons  
Et les granges et les cloisons  
La neige tombe et tombe  
Myriadaire, au cimetière,  
au creux des tombes.

Les grands arbres, cristallisés de gel,  
Entrecroisent leurs branchages de sel,  
Tandis qu'infiniment la neige lourde et pleine...  
Choit, par la morne et longue et pauvre plaine.

Ainsi s'en va la neige au loin,  
En chaque sente, en chaque coin,  
Toujours la neige et son suaire  
La neige pâle et inféconde,  
En folles loques vagabondes,  
Par à travers l'illimité monde.

*Claude Debussy (1862-1918)*

« *The Snow is Dancing* », *Children's Corner* n° 4

*Charles Baudelaire* (1821-1867)

*Les Fleurs du mal, Spleen et Idéal* 28 « *Le serpent qui danse* » 23, « *La chevelure* »

Que j'aime voir, chère indolente,  
De ton corps si beau,  
Comme une étoffe vacillante,  
Miroiter la peau !

Tes yeux, où rien ne se révèle  
De doux ni d'amer,  
Sont deux bijoux froids où se mêle  
L'or avec le fer.

Et ton corps se penche et s'allonge  
Comme un fin vaisseau  
Qui roule bord sur bord et plonge  
Ses vergues dans l'eau.

Sur ta chevelure profonde  
Aux acres parfums,  
Mer odorante et vagabonde  
Aux flots bleus et bruns,

Comme un navire qui s'éveille  
Au vent du matin,  
Mon âme rêveuse appareille  
Pour un ciel lointain. (...)

Ô toison, moutonnant jusque sur l'encolure !  
Ô boucles ! Ô parfum chargé de nonchaloir !  
Extase ! Pour peupler ce soir l'alcôve obscure  
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,  
Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir !

J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève,  
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats ;  
Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève !  
Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve  
De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts :

Un port retentissant où mon âme peut boire  
À grands flots le parfum, le son et la couleur ;  
Où les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire,  
Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire  
D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.

Longtemps ! Toujours ! Ma main dans ta crinière lourde  
Sèmera le rubis, la perle et le saphir,  
Afin qu'à mon désir tu ne sois jamais sourde !  
N'es-tu pas l'oasis où je rêve, et la gourde  
Où je hume à longs traits le vin du souvenir ?

Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse  
Dans ce noir océan où l'autre est enfermé ;  
Et mon esprit subtil que le roulis caresse  
Saura vous retrouver, ô féconde paresse,  
Infinis bercements du loisir embaumé !

- *Claude Debussy (1862-1918)*  
« *Ondine* », *Prélude n° 8, Livre II*

-10-

*François-René de Chateaubriand (1768-1848)*  
*Mémoires d'Outre-tombe, texte de l'édition originale de 1849,*  
« *Journal de Paris à Venise. Incidences* ».

Venise, 10 septembre 1833

« On peut, à Venise, se croire sur le tillac d'une superbe galère à l'ancre, ou sur le *Bucentaure* - la galère magnifique sur laquelle montait le Doge le jour où il épousait la mer. Mon auberge, l'hôtel de l'Europe, est placée à l'entrée du grand canal, en face de la Douane de mer, de la *Giudecca* et de Saint-Georges Majeur. Lorsque l'on remonte le grand canal entre les deux files de ses palais, si marqués de leur siècle, si variés d'architecture, lorsque l'on se transporte sur la grande et sur la petite place, que l'on contemple la basilique et ses dômes, le palais des doges, les *procurazie nuove*, la *Zecca*, la tour de l'horloge, le beffroi de Saint-Marc, la colonne du Lion, tout cela mêlé aux voiles et aux mâts des vaisseaux, au mouvement de la foule et des gondoles, à l'azur du ciel et de la mer - les caprices d'un rêve ou les jeux d'une imagination orientale n'ont *rien* de plus fantastique.

Ces édifices surdorés, embellis avec profusion par Giorgione, Titien, Paul Véronèse, Tintoret, Jean Bellini, les deux Palma, sont remplis de bronze, de marbres,

de granits, de porphyres, d'antiques précieuses, de manuscrits rares ! Leur magie intérieure égale leur magie extérieure, et quand, à la clarté suave qui les éclaire, on découvre les noms illustres et les nobles souvenirs qui s'attachent à leur voûte, on s'écrie avec Philippe de Comines : voilà la plus triomphante cité que j'aie jamais vue !

Et pourtant ce n'est plus la Venise du ministre de Louis XI, la Venise épouse de l'Adriatique et dominatrice des mers ; la Venise qui donnait des empereurs à Constantinople, des rois à Chypre, des princes à la Dalmatie, au Péloponnèse, à la Crète ; la Venise qui humiliait les Césars de la Germanie, et recevait à ses foyers inviolables les papes suppliants ; la Venise de qui les monarques tenaient à honneur d'être citoyens, à qui Pétrarque, Plethon, Bessarion, léguaient les débris des lettres grecques et latines sauvées du naufrage de la barbarie. Ce n'est plus la Venise, république au milieu de l'Europe féodale, qui servait de bouclier à la chrétienté, abattait le croissant à Lépante, la Venise dont les doges étaient des savants et les marchands des chevaliers, la Venise qui terrassait l'Orient ou lui achetait ses parfums, la Venise qui rapportait de la Grèce des turbans conquis ou des chefs-d'œuvre retrouvés, qui triomphait par ses fêtes, ses courtisanes et ses arts, comme par ses armes et ses grands hommes, cette Venise à la fois Corinthe, Athènes et Carthage, ornant sa tête de couronnes rostrales et de diadèmes de fleurs.

Ce n'est plus la même cité que je traversai lorsque j'allais visiter les rivages témoins de sa gloire, mais grâce à ses brises voluptueuses et ses flots amènes, elle garde un charme. Il y a assez de civilisation à Venise pour que l'existence y trouve ses délicatesses. Une vertu attractive s'exhale de ces vestiges de grandeur, de ces traces des arts dont on est environné.

Que ne puis-je m'enfermer dans cette ville en harmonie avec ma destinée, dans cette ville de poète où Dante, Pétrarque et Byron passèrent ! Que ne puis-je achever d'écrire mes mémoires à la lueur du soleil qui tombe sur ces pages ! Ses rayons frappent le globe de la douane, les antennes des barques, les vergues des navires et le portail du couvent de Saint-Georges. La tour du monastère, changée en colonne de rosé, se réfléchit dans les vagues. Les enclôtures des magasins de la Giudeca sont peintes d'une lumière titienne, les gondoles du canal et du port nagent dans la même lumière. Venise est là, assise sur le rivage de la mer, comme une belle femme qui va s'éteindre avec le jour : le vent du soir soulève ses cheveux embaumés... Elle meurt, saluée par les grâces et tous les sourires ».

*Frédéric Chopin (1862-1849)*

*Barcarolle op. 60*

*Victor Hugo (1802-1885) Les Contemplations, L'âme en fleur, XXII*

Moi qui ne cherche dans ce monde  
Que la seule réalité,  
Moi qui laisse fuir comme l'onde  
Tout ce qui n'est que vanité,

Je préfère aux biens dont s'enivre  
L'orgueil du soldat ou du roi,  
L'ombre que tu fais sur mon livre  
Quand ton front se penche sur moi.

Toute ambition allumée  
Dans notre esprit, brasier subtil,  
Tombe en cendre ou vole en fumée,  
Et l'on se dit : « Qu'en reste-t-il ? »

Tout plaisir, fleur à peine éclore  
Dans notre avril sombre et terni,  
S'effeuille et meurt, lis, myrte ou rose,  
Et l'on se dit : « C'est donc fini ! »

L'amour seul reste. O noble femme  
Si tu veux dans ce vil séjour,  
Garder ta foi, garder ton âme,  
Garder ton Dieu, garde l'amour !

Conserve en ton coeur, sans rien craindre,  
Dusses-tu pleurer et souffrir,  
La flamme qui ne peut s'éteindre  
Et la fleur qui ne peut mourir !

Aimons toujours ! Aimons encore !  
Quand l'amour s'en va, l'espoir fuit.  
L'amour, c'est le cri de l'aurore,  
L'amour c'est l'hymne de la nuit.

Ce que le flot dit aux rivages,  
Ce que le vent dit aux vieux monts,  
Ce que l'astre dit aux nuages,  
C'est le mot ineffable : Aimons !

L'amour fait songer, vivre et croire.  
Il a pour réchauffer le coeur,  
Un rayon de plus que la gloire,  
Et ce rayon c'est le bonheur !

Aimons-nous toujours davantage !  
Unissons-nous mieux chaque jour.  
Les arbres croissent en feuillage ;  
Que notre âme croisse en amour !

Soyons le miroir et l'image !  
Soyons la fleur et le parfum !  
Les amants, qui, seuls sous l'ombrage,  
Se sentent deux et ne sont qu'un !

Les poètes cherchent les belles.  
La femme, ange aux chastes faveurs,  
Aime à rafraîchir sous ses ailes  
Ces grand fronts brûlants et rêveurs.

Venez à nous, beautés touchantes !  
Viens à moi, toi, mon bien, ma loi !  
Ange ! viens à moi quand tu chantes,  
Et, quand tu pleures, viens à moi !

Nous seuls comprenons vos extases.  
Car notre esprit n'est point moqueur ;  
Car les poètes sont les vases  
Où les femmes versent leur coeurs.

- Franz Liszt (1811-1886)  
*Rêve d'amour* n° 3, S. 541

## ECRIT SUR LA PLINTHE D'UN BAS RELIEF ANTIQUE

La musique est dans tout. Un hymne sort du monde.  
Rumeur de la galère aux flancs lavés par l'onde,  
Bruits des villes, pitié de la sœur pour la sœur,  
Passion des amants jeunes et beaux, douceur  
Des vieux époux usés ensemble par la vie,  
Fanfare de la plaine émaillée et ravie,  
Mots échangés le soir sur les seuils fraternels,  
Sombre tressaillement des chênes éternels,  
Vous êtes l'harmonie et la musique même!  
Vous êtes les soupirs qui font le chant suprême!  
Pour notre âme, les jours, la vie et les saisons,  
Les songes de nos cœurs, les plis des horizons,  
L'aube et ses pleurs, le soir et ses grands incendies,  
Flottent dans un réseau de vagues mélodies;  
Une voix dans les champs nous parle, une autre voix  
Dit à l'homme autre chose et chante dans les bois.  
Par moment, un troupeau bêle, une cloche tinte.  
Quand par l'ombre, la nuit, la colline est atteinte  
De toutes parts on voit danser et resplendir,  
Dans le ciel étoilé du zénith au nadir,  
Dans la voix des oiseaux, dans le cri des cigales,  
Le groupe éblouissant des notes inégales.  
Toujours avec notre âme un doux bruit s'accoupla;  
La nature nous dit: Chante! Et c'est pour cela,  
Qu'un statuaire ancien sculpta sur cette pierre  
Un pâtre sur sa flûte abaissant sa paupière.

Victor Hugo *Juin 1833.*  
*Les Contemplations, Les luttes et les rêves*